

Edgar MORIN, *Journal de Plozévet. Bretagne, 1965*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, 390 p.

Laurent Le Gall



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/320>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2002

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Laurent Le Gall, « Edgar MORIN, *Journal de Plozévet. Bretagne, 1965*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, 390 p. », *Ruralia* [En ligne], 10/11 | 2002, mis en ligne le 22 janvier 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/320>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Edgar MORIN, *Journal de Plozévet.* *Bretagne, 1965, La Tour-d'Aigues,* *Éditions de l'Aube, 2001, 390 p.*

Laurent Le Gall

- 1 Plozévet : une commune à nulle autre pareille pour la très hypothétique “ communauté scientifique ”. Un terrain d'enquête en France au cœur des années 1960, un immense projet d'étude à vocation interdisciplinaire, deux maîtres-livres¹ et un constat d'échec en forme d'oraison funèbre, celui de l'impossible alliance entre les façons de voir, les façons de faire de chercheurs venus d'horizons différents. La mariée était-elle trop belle ?
- 2 Plozévet, canton de Plogastel-Saint-Germain, Sud-Finistère, pays bigouden. Plozévet, 2 700 hectares, moins de 4 000 habitants alors placés sous le regard de quelque 100 chercheurs émergeant aux sciences de l'homme ou aux sciences sociales (catégories irrécusables de l'époque). Une moisson d'informations, des films ethnographiques, des mètres et des mètres de bande magnétique sur lesquels étaient gravées questions des enquêteurs et voix des enquêtés, plus de 40 rapports et articles.
- 3 Nous sommes en 1961. La Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST) accepte la proposition émise par Robert Gessain — alors directeur du Musée de l'Homme — au nom du Comité d'analyse démographique, économique et sociale (CADES) qu'il présidait, d'étudier un isolat de l'Hexagone. Restait à choisir le sésame qui ouvrirait, grâce au raisonnement interdisciplinaire, sur un renouvellement épistémologique de grande ampleur attendu et espéré. Ce fut Plozévet pour de multiples raisons : excentricité de la péninsule armoricaine, important phénomène de luxation congénitale de la hanche dont on pouvait attendre quelque élucidation en menant des études de démographie classique et de biologie appliquée, archives bien tenues, intérêt de la municipalité pour le programme envisagé, attestation d'une société en mouvement engagée notamment sur le front des revendications d'un monde rural en ébullition, voire en rébellion.
- 4 Plozévet fut donc un microcosme passé au crible pour un “ grand tout ”. Un horizon d'attente. Un imaginaire et une utopie nimbés d'un évident progressisme : décroisonner, faire disparaître des frontières alors même qu'un certain nombre de disciplines

essayaient de gagner en autonomie et en légitimité, non pas avec mais contre. Entre autres, une ethnologie scientifique qui aspirait à se dégager de la gangue des premières collectes des “folkloristes” ; une sociologie fidèle aux accents des pères fondateurs (Durkheim, Simiand par exemple) dont l’indépendance ne s’éprouverait définitivement qu’au prix de combats et d’estocades à mener contre la sœur-histoire, souveraine, impérialiste — d’autant plus impériale que le père était alors Braudel — et totalisante. “Plouzévet” fut bien plus que trois syllabes ressassées pendant une décennie dans des cénacles ou des colloques. Ce fut une gageure.

- 5 Il ne nous appartient pas ici de rendre compte des termes du projet, de sa menée à bien, de son succès et de ses insuccès. André Burguière, à qui il revint d’élaborer la grande synthèse finale (fatale ?), dresse un bilan extrêmement mitigé de la longue et hasardeuse entreprise¹. Robert Gessain avec la douce amertume de celui qui y a cru et se sent un peu floué observe : “Ainsi il n’y eut pas à Plouzévet le grand mariage fécond des sciences humaines, mais les promis se rencontrèrent, se connurent, chacun témoignant à l’autre de ses capacités et aptitudes propres”². Regard rétrospectif en demi-teinte qui en dit long sur les espoirs suscités et les conclusions avortées. Et Edgar Morin ?
- 6 Il arrive le 14 mars 1965 à Plouzévet, rejoint l’hôtel Poupon à Pont-Croix — car il est impossible de trouver, même à l’approche du printemps, une chambre chauffée dans la commune bigoudenne —, y retrouve des observateurs patentés. Certains sont à pied d’œuvre depuis quelques années, attentifs aux moindres “réalités” plozévétiennes, cherchant à s’y fondre pour mieux les apprécier. Alors que l’enquête était en passe d’être achevée, Edgar Morin arrivait avec pour mission d’organiser une étude complémentaire sur les transformations sociales perceptibles dans la commune et les impacts de la modernisation sur une micro-société aux assises rurales bouleversées. Il lui fallait saisir en quelque sorte “l’esprit du temps” dans ce qu’il pouvait avoir de perceptible significativement, d’enrichissant scientifiquement. La porte était étroite : comment satisfaire aux critères d’une démarche intellectuelle rigoureuse et profonde sans succomber aux charmes du terrain ou aux fausses évidences ? Comment ne pas s’enfermer dans un modèle d’interprétation préalablement établi et éviter le piège de la tautologie ? Comment dire le Plouzévet de 1965 en 1965 précisément ? Questions innombrables, sempiternellement posées au sociologue/ethnologue et dont ce journal de bord ne cesse de dire, en filigrane, la nécessité de se les poser. Car si au prime abord, Edgar Morin peut apparaître sous les traits de l’amateur avisé ou du flâneur dilettante — un Corto Maltese des sciences sociales la barbe en sus, voilà comment nous l’imaginons —, c’est bel et bien le regard avisé du sociologue du présent qui se pose sur un terrain d’enquête déjà ô combien labouré.
- 7 Il faut tout d’abord dire l’immense plaisir qu’il y a à lire ce journal d’enquête. La plume y est alerte, le style souvent éclatant. Le sociologue qui séjourne à plusieurs reprises à Plouzévet, entre le tout début du printemps et un décembre 1965 d’élection présidentielle, est un homme à l’affût. Rendant compte pour lui et pour les autres enquêteurs — la collaboration entre les disciplines passait aussi par une lecture partagée des journaux — de ce qu’il voit, ressent et pressent, il offre à ses lecteurs un tableau subtil aux contours mouvants d’une société qui lui est au départ foncièrement étrangère et qui pourrait facilement lui échapper. À force de se frotter aux “réalités” plozévétiennes, Edgar Morin aurait pu s’y perdre et abdiquer tout postulat critique devant les bonheurs itinérants d’un promeneur solitaire. Le risque de l’engloutissement était grand. Si le *Journal de Plouzévet* est une expérience sensible et personnelle qu’un Merleau-Ponty n’aurait pas reniée, il est

bien plus que cela. Le diariste n'est pas seulement un de ces voyageurs foulant après tant d'autres le sol d'une contrée demeurée un brin exotique. Et même s'il résiste parfois difficilement au plaisir de capter les singularités pour ce qu'elles semblent avoir d'irréductibles — mais une telle enquête n'induisait-elle pas inévitablement la recherche obstinée de ces différences ? —, il ne se départit jamais de ses objectifs : décrire, imaginer, comprendre.

- 8 De la méthode. Au début, il y a une idée — le moderne —, une expérience — Plouzévet —, des outils — les entretiens approfondis par exemple. À la fin, il y a un concept, une réflexion et une histoire du temps présent. Entre les deux, des pérégrinations de hameau en hameau, une véritable ethnologie du quotidien, des rencontres, et cette très subtile propension à interroger une idée de départ en s'imprégnant d'un terrain et d'une variété de situations. De ses circumnavigations communales, de ses quadrillages du finage, Edgar Morin en revient avec l'air de celui qui a humé le temps. Le squelette de son questionnement, c'est le moderne sous toutes ses formes. Mot vague, aux accents d'une France gaullo-pompidolienne ' tellement assurée d'être inéluctablement condamnée au progrès, mot fourre-tout dont l'intérêt fut aussi et surtout pour lui la possibilité de décrire une société. Parler du moderne, n'était-ce pas le meilleur moyen, après tout, pour faire parler chaque habitant de lui et des autres ? On trouve ainsi dans le *Journal de Plouzévet* une soif de détails, un évident appétit pour la description minutieuse, un plaisir de l'anecdote. Dire, faire dire et dépeindre une société à partir d'un concept un peu nébuleux pour comprendre et analyser, tel pourrait être très schématiquement l'appareil méthodologique qu'utilise Edgar Morin. Comme si, à la façon d'un Clifford Geertz, l'intensité de la description avait force de conviction. Comme si le seul moyen pour pénétrer les arcanes d'un groupe humain ne pouvait que dépendre de l'intensité de la narration. D'aucuns pourraient lui reprocher l'amateurisme de la démarche, l'absence d'outils forgés spécialement pour une enquête de cet ordre, en gros un déficit des critères de scientificité'. Un manque voire une absence de rigueur, un degré zéro de l'écriture scientifique en quelque sorte. Ce serait là se fourvoyer. Plus qu'un empiriste, Edgar Morin est davantage un pragmatique. La dignité de sa démarche procède d'une permanente acceptation de la remise en cause, d'un va-et-vient progressif, critique entre le concept et le constat. Edgar Morin fouille, gratte, creuse, échafaude, joue sur les harmoniques. Il écrit à la fin du mois de juillet : "J'ai eu une discussion avec Ro sur le moderne et néomoderne. Ainsi la cheminée : le père Ansquer la bouche (dans notre maison), Jenny Le Bail [fille du dernier maire de la grande dynastie édilitaire radicale des Le Bail] la reconstruit (dans sa grange). Les paléomodernes détruisent les cheminées pour mettre le chauffage central. Les néomodernes restaurent les cheminées (et ont le chauffage central) pour faire des feux de bois, pour le plaisir du corps et la succulence de la grillade. *Idem* pour les poutres apparentes. Besoin de la notion triphasée : paléomoderne (primaire), moderne secondaire, tertiaire ou néomoderne. Étendre cette triple division à tous les points de l'enquête sur le moderne" (p. 204). Son moderne, à l'épreuve du terrain, est affaire de nuances. Question de méthode toujours : s'il lui apparut nécessaire de se préoccuper du point de vue des sans-voix laissés dans l'ombre par les autres enquêteurs (jeunes, agriculteurs parfois en déshérence) — au risque de froisser les susceptibilités des incontournables médiateurs (élites municipales, enseignants), ce qu'il ne manqua pas d'ailleurs de faire —, il estima aussi que son rôle ne devait pas être subordonné à celui de simple observateur-analyste de la situation plozévetienne. Fidèle aux théories alors très en vogue de l'action et de la dynamique de groupe, Edgar Morin avec l'aide de certains

collaborateurs et de Johanne en particulier (sa compagne du moment) se fit aussi l'aiguillon des désirs et de la modernité. L'épisode du Comité des jeunes est des plus significatifs. Constatant le suintement de leur ennui et leur timide envie de changement, l'inertie des autorités (de très belles annotations sur les virées dans les bals, l'appropriation des modes parisiennes à l'époque des yé-yé, les stratégies amoureuses sous le signe du flirt), le sociologue s'attela à l'organisation d'une association faite pour eux et par eux. Raisonnablement empathique certes. Mais, surtout, une expérience *in vivo* qui, quels que soient ses résultats — et ce fut l'échec —, serait un formidable laboratoire d'examen de la modernité, un moyen inestimable de libérer la fameuse “ parole sociale ” puis de la capter. Le *Journal de Plouzévet* a le charme de la promenade nomade. Il est aussi un très utile témoignage sur la petite fabrique sociologique.

- 9 Traquer la modernité. La note qu'il rédige à l'attention d'un de ses interlocuteurs “ autochtones ”, Jean-Claude Stourm, un enseignant désireux de l'épauler, commence ainsi : “ L'interview que nous devons réaliser est avant tout une recherche des sentiments et des attitudes devant la vie. Nous ne cherchons pas tant des renseignements sur la modernisation de Plouzévet, que sur le problème vécu des interviewés par rapport au temps (le passé, le présent et l'avenir), et, par rapport au grand phénomène de modernisation, de modernité qui est le phénomène de notre temps ” (p. 70). Moderne : adjectif ou substantif ambigu dont il serait vain de discuter ici le degré de pertinence et dont l'utilisation, rappelle André Burguière⁹, prêta aussitôt à confusion. Moderne : filtre qui permet au chercheur d'hier et au lecteur d'aujourd'hui de considérer les facettes d'un bout de société française en Basse-Bretagne à un moment donné. Car le *Journal de Plouzévet* a changé de statut : réceptacle du dessein et de l'investigation à court terme pour l'enquêteur Morin, il est pour nous aujourd'hui un document d'histoire. D'où cette étrange sensation d'être plongé dans l'instantanéité de l'action sur le terrain alors que près de quarante ans ont passé. D'où le risque de la lecture *a posteriori*. Un exemple : la langueur des jeunes de Plouzévet maintes fois décrite dans le carnet était-elle la même que celle qui gagna le pays trois ans plus tard alors que la France s'ennuyait ? Et une nécessité : faire attention de lire aujourd'hui les prémices de Mai 68 en ne se gardant pas des pièges de l'illusion rétrospective. Plouzévet 1965 sous le regard du sociologue, c'est pour résumer, une certaine “ fin des paysans ” dans une commune à la fois littorale et rurale, l'épilogue d'un long cacicat radical incarné par la famille Le Bail, la partition politique séculaire entre rouges et blancs avec son respect des héritages et des filiations mais aussi ses recompositions, la queue de comète de la civilisation paroissiale, pour les femmes la coiffe et le pantalon, l'anticléricalisme, la laïcité et les rites de la religion, le formica et la télévision. Plouzévet “ monographiée ” n'aurait pu être qu'une quête de la singularité pour la singularité. Il n'en est rien. Quand l'auteur du journal s'intéresse au blanc, il le fait en récusant sa très locale spécificité électorale et politique. À l'image d'Épinal du conservateur archaïsant et clérical, arc-bouté sur ses traditions, se superpose celle d'hommes ouverts à la nouveauté, attentifs aux évolutions économiques et sociales, prêts à en découdre avec leur siècle pour éviter la marginalisation. Plus rompus à défendre le discours de Jean XXIII et à s'enrôler dans la JAC et le syndicalisme agricole qu'à assumer l'héritage antimoderniste d'un Pie IX par exemple. Quant aux rouges, ils apparaissent comme les grands perdants du moment, victimes de leurs propres succès, incapables de se soustraire à ce qui forgea avant tout leur identité, le combat contre l'emprise de l'Église. Cette acceptation du dépérissement, de la rétrogradation sociale, de l'exode amer vers les villes — promis et tacitement accepté — ne cesse d'exciter la

curiosité d'un sociologue revenu alors d'un prêt-à-penser marxiste. Elle donne matière à des portraits tout en finesse, à de très belles interrogations. Nous sommes au tout début de juillet, alors que l'illusion du Comité des jeunes bat son plein : " Je sors assez suffoqué de la mairie. Quoi, chez ce laïque, chez ce socialiste, le paysan, le passé sont idéalisés, l'industrialisation est condamnée ; le présent provoque effarement, vertige ; le tourisme de masse et la télévision sont des maux... Combien le progrès est devenu malade à gauche..." (p. 151). Constat confirmé en novembre : " Je me trompais, l'autre jour, en parlant du caractère Quatrième République de la mairie. Elle est Troisième République. Ce n'est pas un hasard, encore un symbole, si le buste de Marianne a résisté sous l'Occupation et soit demeuré sous la Quatrième. Ce n'est pas un hasard si, après Loubet, on n'a pas songé à mettre un président de la République au mur. L'alliance "des gauches" de la municipalité, je dirais presque qu'elle est antérieure au Front populaire. C'est le vieux cartel contre la réaction cléricale qui résiste à l'évolution de cette réaction, mais qui se durcit devant la remontée, la *reconquista* moderniste du catholicisme. Toute une partie de la réalité plouzévétienne est donc République. Mais elle se réduit, se racornit et n'arrive pas à communiquer avec les réalités nouvelles..." (p. 325). Sous la plume de Edgar Morin, blancs et rouges ne sont pas des catégories, ce sont avant tout des noms qui incitent à la compréhension critique de ce qui se cache derrière. On pourrait multiplier à l'envi les thèmes abordés dans le *Journal*, la description minutieuse de ce qui faisait en apparence et plus souterrainement le Plouzévet des années 1960, les hésitations d'une société tiraillée entre ses modernes et ses anciens. Le vieux domanier de Kerlaéron qui vit sur sept hectares avec sa femme, sept vaches, douze porcs et un cheval lui apparaît comme une butte-témoin d'une histoire commune à un certain nombre de paysans et qui semble jeter ses timides et derniers feux : " L'aspect recroquevillé de leur vie ; c'est le travail, le travail, le travail. Plus de contacts avec les voisins : le jeu de quilles a disparu du hameau, les fêtes et les choses collectives ont disparu, cela en liaison également avec le dépeuplement du hameau. Les gens restent chez eux. Mais eux n'ont pas la télévision, ni même la radio. Ils ne manifestent pas un désir de radio. Lui, il lit le journal deux fois par semaine, celui du samedi-dimanche ". Et l'auteur de conclure sur " le grand isolement, la vie presque animale " (p. 159). Nous citons volontairement cette dernière phrase pour rappeler que ce journal d'enquête, aussi précieux soit-il, possède ses propres limites. Vouloir embrasser la réalité, n'est-ce pas aussi parfois se laisser griser par l'" exotisme " des situations ? À trop saisir le présent dans son instantanéité intrinsèque, n'est-on pas condamné à succomber au cliché ? En un sens, le vieux domanier est chez Edgar Morin la figure inversée, pour ne pas dire caricaturale, du pêcheur de Pors-Poulhan. Toto Ansquer — à la différence du paysan, il a pour le sociologue un nom et un prénom — devient ainsi au fil des pages une sorte de héros de la mer, le résumé d'une autre histoire, celle de ces populations maritimes adossées au monde censément opposé des ruraux. Edgar Morin abordant le rivage, c'est le chercheur en sciences sociales qui oublie quelquefois de se déprendre des fausses évidences. Les feux de la Saint-Jean dans le petit havre situé à quelques encablures de la civilisation du bourg donnent matière à des lignes tout à fait vibrantes, où les pêcheurs sortent de la nuit des temps et s'abstraient pour un instant de l'emprise des forces telluriques, dans une sorte de réconciliation naturaliste des hommes et des éléments. Les pêcheurs dans le champ de vision de l'observateur sont les héritiers d'une société millénaire. Une image saisissante, un mirage aussi ⁷.

10 Interdisciplinarité, transdisciplinarité, pluridisciplinarité. Les mots s'étirent et la " disciplinarité " s'accoutre de préfixes comme pour mieux masquer les difficultés

afférentes à une aventure intellectuelle de ce type. En cela, le *Journal de Plouzévet* est un témoignage inestimable pour qui envisagerait dans le futur d'écrire une histoire intellectuelle de la pratique des sciences sociales en France dans les années 1960. Le tableau du tout petit monde des chercheurs est parfois cruel et les petits meurtres entre amis n'y manquent pas. Le constat est donc tantôt ironique tantôt sévère puisque l'échec de l'entreprise se fit aussi sur l'autel des tiraillements internes, des mésententes, des combats idéologiques. Reste cependant une grande question, une utopie et parfois un pont aux ânes de la science : c'est quoi l'interdisciplinarité ? Une pétition de principe, le serpent de mer d'un " grand tout " fédérateur au nom d'une unité perdue des sciences humaines ? Un dialogue entre des disciplines éclatées qui aiguisent toujours un peu plus leurs outils d'analyse pour mieux se retrancher derrière des frontières de plus en plus hermétiques ? Un projet d'avenir qui obligerait chaque maître d'œuvre à forger de nouveaux concepts et des procédures d'enquête spécialement adaptés à telle ou telle entreprise ? Le journal de Edgar Morin nous convie à un retour à Plouzévet¹. Il nous invite peut-être aussi à faire un retour sur " Plouzévet ". Pourquoi pas ?

NOTES

1. Edgar MORIN, *Commune en France. La métamorphose de Plodémet*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1967, réédité dans la collection biblio essais du Livre de poche sous le titre *Commune en France. La métamorphose de Plouzévet* ; André BURGUIÈRE, *Bretons de Plouzévet*, Paris, Flammarion, 1977, réédité sous le même titre dans la collection Champs chez Flammarion. Nous ferons référence aux éditions de poche dans les notes qui suivent.
2. André BURGUIÈRE, " Bilan de l'enquête ", ouv. cité., pp. 315-358.
3. Robert GESSAIN, préface au livre de André Burguière, ouv. cité., p. 12.
4. Le premier ministre Georges Pompidou dont relevait toute la mission plouzévétienne s'inquiéta à plusieurs reprises du piétinement de l'enquête.
5. L'empirisme de la démarche sociologique, ou comment forger des outils d'analyse : une scène étonnante dans le film de Pierre CARLES, *La sociologie est un sport de combat — Pierre Bourdieu*— (sorti le 2 mai 2001 sur les écrans), où l'on voit le professeur au Collège de France concocter avec son équipe de l'EHESS la méthode sociologique. Éclairant.
6. L'enquête pluridisciplinaire avait pour objectif principal l'étude du changement. Deux conceptions, l'une " sociologique ", l'autre " anthropologique " s'affrontèrent. Et André Burguière de préciser : " Un réflexe de prudence dans le vocabulaire a poussé les membres du CADES à préférer le terme vague et générique de " changement " aux termes plus engagés, plus téléologiques de " progrès " ou de " modernisation ". Mais on voit mal ce qui distingue cette conception du changement de l'évolutionnisme optimiste qui colore toutes les théories économiques et sociales — marxisme compris — héritées du XIX^e siècle " (p. 329). Dans son journal, Edgar Morin s'interroge : " Mais *quid* de ce mystérieux concept, "le changement", qui signifie *persistance de l'identité dans la modification* ? Comment aborder, théoriquement, ce problème du maintien de l'identité ? " (p. 233).

7. Un rapide examen des recensements de population du XIX^e siècle ne laisse pas de surprendre. La catégorie des marins et pêcheurs est quasiment inexistante jusqu'à la fin du Second Empire et au-delà.

8. Échec : tel fut le constat admis avec plus ou moins d'énergie par la plupart des enquêteurs.

9. En contrepoint de l'enquête interdisciplinaire, il était prévu qu'un ethnologue travaille seul sur une commune proche de Plozévet. Christian Pelras étudia donc Goulien au même moment. Il est revenu travailler sur le terrain en 2000. La double enquête vient de donner lieu à parution : Christian PELRAS, *Goulien, commune bretonne du Cap Sizun. Entre XIX^e siècle et III^e millénaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, 390 p.

INDEX

Index chronologique : XX^e siècle